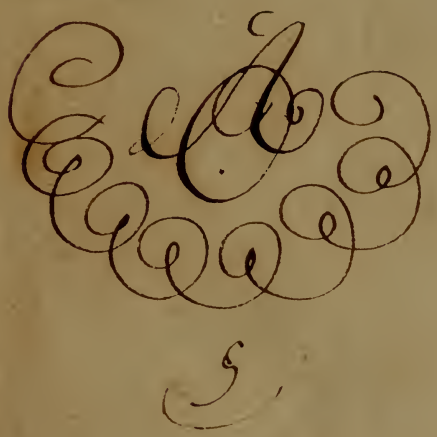
PQ 2427
.S8 F4
Copy 1

PQ 2427
.S8 F4
Copy 1

La ferme et le château

vaudeville en un acte



LA FERME

ET

LE CHATEAU,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR M. SEWRIN.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 14 novembre 1809.

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire, Éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N.° 10, au coin de celle St.-Honoré.

1809.

PERSONNAGES.

PQ2427
.S8T4

M. GERVAIS, nouveau propriétaire d'un château, homme très-riche, franc, vif et généreux, de 45 à 50 ans. M. *Bosquier Gavaudan.*

CLAUDE GERVAIS, frère aîné de M. Gervais, fermier dans le village dont celui-ci a acheté le château. Il a au moins 60 ans, il est courbé par le travail. M. *Tiercelin.*

ANET, jeune paysan, naïf et amoureux. Il est fils de Claude Gervais, neveu et filleul de M. Gervais. M. *Brunet.*

FANCHETTE, jeune orpheline, aimée d'Anet. M.lle *Pauline.*

JAQUELINE, } chœurs d'Anet. M.lle *Elomire.*
GEORGETTE, } M.lle *Flore.*

DUMONT, valet-de-chambre } de M. Gervais. M. *Duval.*
L'ÉCLAIR, jockei } M. *Vernet.*

Un Paysan. M. *Audry.*

Chœurs de villageois et villageoises.

La scène se passe dans un village à quelques lieues de Paris.

AVIS.

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

399144
'31

LA FERME ET LE CHATEAU,

COMÉDIE.

MVC 21 D42

Le Théâtre représente un beau jardin anglais. Sur le devant (à droite de l'Acteur) est l'entrée d'un pavillon qui est censé communiquer au château. Ce pavillon est entouré d'arbustes et de fleurs, formant un berceau. De l'autre côté est une touffe de fleurs, à travers laquelle on peut passer la tête. Dans le milieu est un grand arbre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, L'ECLAIR.

DUMONT, *apprêtant un déjeûner sur une petite table de jardin, placée à côté du pavillon.*

HOLA, hé, l'Eclair?

L'ECLAIR.

Monsieur Dumont.

DUMONT.

As-tu fait la commission que je t'avais donnée?

L'ECLAIR.

Oui, je suis allé chez le fermier Gervais, lui dire que Monsieur l'attend à déjeûner.

DUMONT.

Chez le fermier Gervais!... Dites-donc: chez M. Gervais... Oubliez-vous que ce fermier est le frère, le propre frère de Monsieur?

L'ECLAIR.

Ah! c'est vrai! Je ne peux pas me faire à cette idée-là, moi... Deux frères comme ça!... L'un riche... riche!... et l'autre, un simple paysan!... Comment cela s'est-il donc fait, ça, M. Dumont?

DUMONT.

Comment?... Eh! rien de si simple! L'un n'a jamais voulu quitter son village; l'autre en est parti à dix ans.

Son esprit naturel s'est peu à peu développé dans le séjour des grandes villes; bientôt il a servi l'état, il s'est distingué. . . De là, les récompenses, les emplois, les protections, les faveurs. . . enfin une grande fortune! . . Et l'usage qu'il en sait faire prouve au moins qu'il l'a bien méritée.

L'ECLAIR.

Eh bien, tenez, je suis bien aise de ce que vous me dites-là!... je n'en ai que plus d'estime pour notre brave maître!

DUMONT.

En vérité!

L'ECLAIR.

Oui, je disais déjà partout qu'il était bon et pas fier, maintenant je vais . . .

DUMONT.

A ton ouvrage! car voici monsieur.

(*l'Eclair s'en va, et M. Gervais paraît.*)

SCENE II.

M. GERVAIS, DUMONT.

M. GERVAIS, *Sortant du pavillon, et appercevant la table préparée pour le déjeûner.*

Ah! ah! Dumont . . . nous déjeûnerons donc sous ce berceau? tant mieux! la matinée est superbe! on respire ici un bon air... et puis j'aime ce point de vue, ce pavillon est agréablement situé; d'ici je découvre tout le village, j'apperçois sur-tout la ferme de mon frère, de ce bon Gervais!

DUMONT.

Oui, vous pourez d'ici compter tous les heureux que vous ferez.

M. GERVAIS.

Air: *Je connais un Berger discret.*

Si je pouvais, selon mes vœux,
Par un destin prospère,
Compter d'ici tous les heureux
Que mon cœur voudrait faire,
Usant amplement de mon lot,
Ma foi je suis sincère,
Devant moi je verrais bientôt
Passer toute la terre. (*bis.*)

Mais je ne suis pas encore satisfait ; non, les habitans de ce pays paraissent presque tous à leur aise ; je ne trouve pas assez souvent l'occasion de leur être utile... ceux même qui auraient besoin de moi ont une fierté, un certain orgueil !... mon cher Dumont, nous tâcherons de les obliger sans qu'ils se doutent de rien.

DUMONT.

Soins inutiles, monsieur ! ils le sauront toujours.

M. GERVAIS.

C'est vrai ! je suis forcé d'en convenir.

Air : *Lorsque Mars eût quitté la terre.*

Une fleur, pour mieux nous séduire,
Sous l'herbe vit modestement ;
Mais on la devine aisément
Au doux parfum que l'on respire :
Fuyant un éclat importun,
Quand la bienfaisance est discrette,
Elle ressemble à ce parfum
Qui trahit l'humble violette. (*bis.*)

DUMONT.

N'importe ! l'essentiel est de découvrir ceux qui se cachent, n'est-ce pas ?

M. GERVAIS.

Oui.

Air : *On culbute par compagnie.*

Mes devanciers faisaient, dit-on,
Beaucoup de bien dans ce village,
Je veux, achetant leur maison,
En tout point suivre leur usage :
Je veux que le pauvre content,
Assis à l'ombre de ce hêtre,
Puisse dire, en la regardant :
Elle n'a pas changé de maître.

(*Il regarde à sa montre.*) Mais mon frère ne vient pas.

DUMONT.

Je l'ai pourtant fait avertir de votre part.

M. GERVAIS.

Ah ! j'ai eu tort, j'aurais dû moi même aller chez lui... Dumont, je vais le chercher.

(*Il va vers le fond.*)

DUMONT.

Oui, Monsieur.

M. GERVAIS, *s'arrêtant.*

Eh ! n'est-ce pas lui que j'aperçois là-bas ?... Oui, vraiment... Eh ! arrive donc, frère, arrive donc. (*Il court au-devant de Claude Gervais.*)

SCENE III.

M. GERVAIS, CLAUDE GERVAIS, DUMONT.

M. GERVAIS, *à son frère.*

Air : *du Vaudeville de pauvre Jacques.*

De loin je t'ai reconnu,
Et vers toi j'accourais bien vîte,
C'est l'amitié qui t'invite,
Gervais, sois le bien venu!

CLAUDE.

J'sommes en retard,
Je v'nons un peu tard,
Quand le bon tems nous quitte,
Adieu la vigueur,
Les jamb', par malheur,
N'vont plus comme le cœur.

LES DEUX GERVAIS.
ENSEMBLE.

Le belâge a disparu,
Il nous faut bien rester au gîte,
On ne peut plus courir vîte,
A force d'avoir trop couru.

M. GERVAIS.

Un verre de vin
Va te mettre en train....
(*à Dumont.*)
Servez-nous tout de suite,
Et songez bien mieux
Que pour lui je veux
Le meilleur et le plus vieux.

LES DEUX GERVAIS.
ENSEMBLE.

Si je n'ai pas bien couru,
Si tu n'as pas
Je sais du moins boire bien vîte,
Tu sais

Lorsque l'amitié m'invite,
t'invite,
Et que le vin est d'un bon crû.

M. GERVAIS.

Allons, à table! à table! Voici ta place.

CLAUDE, *s'asseyant.*

Ouf! Je n'sommes pas fâché de nous asseoir un p'tit brin.

M. GERVAIS.

Tu es fatigué, sans doute?

CLAUDE.

Je somm' levés depuis cinq heures.

M. GERVAIS.

Tu ne te reposes pas assez.

CLAUDE

Ah ben oui! Est-c'qu'i n'y a pas toujours cinquante choses à faire dans c'te farme?

M. GERVAIS.

Je t'ai dérangé, peut-etre?

CLAUDE.

Oh qu'nenni! J'ons seulement ben vîte passé un habit pour....

M. GERVAIS.

Pour... pour... Des façons! des façons, avec moi! Ah morbleu! frère, nous nous fâcherons, si tu en fais.

CLAUDE, *ôtant son chapeau.*

Vous êtes ben bon, Gervais.

M. GERVAIS.

Vous!... Vous êtes!... Qu'est-ce que cela veut dire, ça: vous êtes! Est-ce que je ne te tutoye pas, moi?

Air: *Le point d'honneur, le mariage.*

Pourquoi me traiter de la sorte?
Pourquoi ce *vous* quand je dis *toi*? (*bis.*)
Sous le riche habit que je porte,
Suis-je donc au-dessus de *toi*? (*bis.*)
Ah! loin d'exciter ton envie,
Telle est mon amitié pour *toi*,
Que je tiens à *toi* pour la vie,
Que sans *toi* je renonce à *toi*! (*bis.*)

CLAUDE.

Eh ben, morguenne, t'as raison, frare, c'est moi qu'a tort, et à présent, j'irons de franc jeu avec *toi*. (*Il lui donne la main.*)

M. GERVAIS.

Voilà qui est parler!... ah! ah! ah! ah! ah!... touche-là, mon brave Gervais... Dumont! (*Il se retourne et l'apperçoit.*) ah!... bon!... versez-nous à boire.

(*Les deux Gervais sont assis à la table, Dumont est derrière eux, une serviette sous le bras, et sert.*)

M. GERVAIS.

A ta santé, mon vieux!

CLAUDE.

A la tienne!... (*il boit.*) eh! eh! c'est du chenu!...

dis donc, frère, j'n'en buvons pas comme ça à la ferme, dà. Comment appelles-tu ce joli petit vin là...

M. GERVAIS.

C'est du Clos-Vougeot.

CLAUDE.

Du Clos... Rougeot!... c'n'est pas des environs de Paris? J'crais ben.

M. GERVAIS.

Non... non... tu le trouves donc...

CLAUDE.

Excellent!

M. GERVAIS, *lui versant un second verre.* Recommence.

Air: *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Un peu de vin est nécessaire,
Des vieillards c'est le lait, dit-on.
CLAUDE, *buvant.*
Morgué! que n'avons-nous, mon frère,
De ce lait-là dans not' canton!
Pour en regaler ceux que j'aime,
J'en remplirais tous mes tonneaux,
Et je mettrais à l'instant même
Tout le Clos-Rougeot dans mon clos.

M. GERVAIS.

Dumont, vous ferez porter demain cinquante bouteilles de ce vin là chez mon frère.

DUMONT.

Oui, monsieur.

CLAUDE.

Ah! Gervais... j'nous fâcherons.

M. GERVAIS.

Dumont, vous en ferez porter cent.

CLAUDE, *se levant.*

Frère!...

M. GERVAIS.

N'aie pas peur... Va, il y a de belles caves au château... Allons, frère, à ton aise maintenant, les coudes sur la table et jasons.

CLAUDE.

Je l'veux ben, jasons. (*Dumont s'éloigne.*)

M. GERVAIS.

Ton fils.., tes filles? ...

CLAUDE.

Oh! dam!

Air : *de la ronde de Porro.*

Mon fils grandit chaque jour,
C'est l'espoir de la famille,
Ma Georgette est faite au tour,
Ma Jaqueline est bien gentille.
Vers l'âge où le cœur sautille
Ell' s'ach'mine à grands pas,
Et j'vois que de fil en aiguille
Tout ça pousse,
Tout ça pousse,
Tout ça pousse les papas. } *bis ensemble.*

M. GERVAIS.

Eh! mon ami!...

Au champ dès le point du jour
L'épis sur sa tige brille,
Demain il tombe à son tour
Sous les coups de la faucille.
Mais les champs et les familles
Reverdissent au printems,
Les fleurs et les jeunes filles,
Tout ça pousse,
Tout ça pousse,
Tout ça pousse en même tems. } *bis ensemble.*

(*Il se lèvent tous deux de table.*)

M. GERVAIS.

Eh bien, mon vieux, marions tes filles.

CLAUDE.

Oh! leu' dots n' sont pas encore prêtes.

M. GERVAIS.

Ecoute : je leur acheterai à chacune un trousseau, une maison, et trente ou quarante arpens de terres...

CLAUDE.

Ta, ta, ta, ta!...te v'là encor', toi! tu veux toujours donner!

M. GERVAIS.

Et toi, tu ne veux jamais recevoir!... Gervais, m'aime-tu?

CLAUDE.

Bell' demande par exempe! tu te facherais, si j't'en disais autant.

M. GERVAIS.

Mais si je voulais une preuve... une preuve bien grande de ton amitié.

CLAUDE.

Voyons, quell'preuv'te faut-il?

M. GERVAIS, *le prenant par dessous le bras.*
D'abord que tu me laisses établir tes filles.

CLAUDE.

Eh bien, soit! j'y consens... après?

M. GERVAIS.

Après?... tu vas me refuser?

CLAUDE.

Parle, je n'ai rien, mais c'est égal. Je t'offre tout ce que j'ai.

M. GERVAIS.

Gervais . . . tu as un fils... toi!...

CLAUDE.

Un fils!.. parquiènne! qu'est ton fillot... Anet... tiens, j'avions envie de l'amener déjeûner avec toi.

M. GERVAIS.

Tu aurais bien fait... est-il encore à la maison?

CLAUDE.

Morguieu oui... il m'attend...

M. GERVAIS.

Si nous l'envoyons chercher?

CLAUDE.

Ah! pardine! il s'rait ben content et glorieux d'voir son parrain... il m'parle tous les jours de toi...

M. GERVAIS, *appellant.*

Dumont.

DUMONT.

Monsieur. . .

CLAUDE, *à son frère.*

Tu le veux absolument. . . (*à Dumont.*) Monsieur Dumont, ben des excuses, j'vous prierions d'aller chercher not'gas qu'est cheux nous . . . Dit'lui qu'c'est son onque qui le d'mande.

DUMONT, *s'en allant.*

Il suffit, Monsieur.

M. GERVAIS.

Allez bien vîte, mon cher Dumont.

SCENE IV.

Les deux GERVAIS.

M. GERVAIS.

Dis-moi. . . serais-tu bien fâché de te separer de ton fils?

CLAUDE.

Oui, tant qu'il aura besoin de moi... mais t'entends bien. . . les enfans... et les garçons surtout. . .

Air : *Du Vaudeville de Vadé.*

Quand ils voient leu' vingt ans venir,
Du logis ils partent d'emblée,
On ne peut plus les retenir
Sitot qu'ils prenent leu volée. (*bis*)
Comm' les oiseaux, drès qu'ça grandit,
Prout !.. la v'la qui s'envont aux piautres!
Et les fripons quittent leur nid...
Oui, les fripons quittent leur nid
Pour aller en denicher d'autres. (*bis.*)

M. GERVAIS.

Gervais, je suis seul... je n'ai pas d'enfans, moi... Si je me chargeais de ton fils? si je voulais le prendre avec moi... consentirais-tu ?...

CLAUDE.

Eh! pourquoi pas donc?... est-ce éque ça m'empêcherait de l'aimer. Ah ça, mais.. Qu'en ferais-tu d'mon fieu ?.. un monsieur de la ville! j't'en préviens. . .c't'enfant, çà n'y entend pas malice.

M. GERVAIS.

Mais il est bien jeune encore.

CLAUDE.

Oui, c'est égal, quoiqu'çà. . . il s'developpe. . .il commence à jaser.

M. GERVAIS.

Je l'ai observé en effet, son esprit m'a paru assez ouvert. . .

CLAUDE.

Oh ! i tient d'moi... pour de l'interligence. . . il n'enmanq' pas. . . mais ce pauvre petit diable! t'auras ben d'la peine à li faire quitter les champs. Eh tien, tien. . . que t'avais-je dit ? . . . le v'la qu'accourt avec monsieur Dumont... Oh il n' s'est pas fait attendre, va, j'en étions ben sûr.

SCÈNE V

LES DEUX GERVAIS, ANET, DUMONT.

CLAUDE GERVAIS, *de loin à Anet.*

Ohé! . . . . ici !... (*à son frère.*) v'là la timidité qui

l' prend... il n'ose pus avancer... (*haut.*) Anet!... Anet!... eh ben, monsieur, voulez-vous ben v'nir, quand j' vous parle ?

DUMONT, *poussant Anet.*

Allez donc.... allez donc...

(*Anet reste toujours en arrière, les bras balans, la tête baissée.*)

M. GERVAIS, *avec douceur.*

Approche, Anet.. approche, mon ami... (*Anet recule.*)

CLAUDE, *se fâchant.*

Voyez c'tentêté!

M. GERVAIS, *va lui-même chercher Anet et l'amène malgré lui.*)

Ne crains rien...

CLAUDE.

Veux-tu ben saluer ?... ou je te vas.... (*il lève le poing sur Anet.*)

M. GERVAIS, *l'arrêtant.*

Frère! frère!

ANET, *dont le cœur est gonflé se met tout-à-coup à pleurer.*

Ah! ah!...

CLAUDE.

Le v'là qui brait, maintenant!... (*il prend Anet par le bras et lui fait faire une pirouette.*) Morgué! r'tourne t'en à la maison.

M. GERVAIS.

Chut! chut! ne le rudoye pas,

Air: *C'est un journal de fleurette.*

Des caprices de l'enfance
Ne prenons pas trop d'humeur ;
Pour vaincre sa résistance
N'employons que la douceur.
L'arbre qui te sert d'ombrage
Etendrait-il son rameau,
Si ta main prudente et sage
N'eût ménagé l'arbrisseau ! (*bis.*)

Laisse-moi lui parler... (*Il va vers Anet et le ramène avec bonté.*) Anet... lève la tête, mon ami.... est-ce que tu ne me reconnais pas?

ANET, *d'une voix sanglottante.*

Si, mon parrain.

M. GERVAIS.

Est-ce que tu as peur de moi.

ANET, *se remettant peu à peu.*

Non, mon parrain.

M. GERVAIS.

As-tu déjeûné, mon ami?

ANET, *regardant la table.*

Oui, mon parrain.

M. GERVAIS.

Tu déjeûnerais bien encore peut être, hein?

ANET, *commençant à rire.*

Oui, mon parrain.

M. GERVAIS, *fait asseoir Anet près de la table.*

Allons, assieds-toi là et reprends ta gaîté.

CLAUDE, *donnant un coup de poing à Anet.*

Ris donc... ris donc... veux-tu bien rire?

ANET, *riant forcément.*

Ah! ah! ah!

M. GERVAIS *lui donnant tous les biscuits et les gâteaux*

Tiens, mets tout cela dans tes poches.

CLAUDE.

En varité, frère, j'ai honte pour lui... tu l'prends là par la gourmandise.

M. GERVAIS.

Tais-toi, tais-toi... cela ne te regarde pas.

(*Dumont rentre dans le pavillon en emportant la table.*)

SCENE VI.

M. GERVAIS, CLAUDE-GERVAIS, ANET.

M. GERVAIS, *à Anet.*

Ecoute, mon garçon, tu vas demeurer avec moi, et tous les jours nous dînerons ensemble.

ANET, *riant.*

Oh! oh! oh!

M. GERVAIS.

Seras-tu bien aise de demeurer avec moi?

ANET, *se retirant du côté de son père.*

Oui, mon parrain.

M. GERVAIS.

Tu auras de beaux habits, un beau chapeau, une...

ANET.

Merci, mon parrain.

M. GERVAIS.

Ça te fait-il bien plaisir?

CLAUDE.

Oh! pardienne! la gloriole!.... il faut l'voir les jours de fêtes!... comme il se requinque!

M. GERVAIS.

Frère! mais il n'est pas mal ton fils... tu l'avais intimidé... regarde... moi je dis que ça fera un joli garçon.

CLAUDE.

Oh! j'sais ben, va... c'n'est pas l'étoffe qui manque...

M. GERVAIS.

Parbleu! il me vient une idée... j'ai encore chez moi les habits de mon jeune tems.... il est de ma taille, à peu de chose près... oui, je veux voir la mine qu'il aura.

CLAUDE.

Attends donc au moins qu'il soit pus hardi.

M. GERVAIS.

Sois tranquille... je lui en donnerai, moi, de la hardiesse... allons, mon ami, de la joie, morbleu!

ANET, *sautant et riant.*

Oui, mon parrain.

M. GERVAIS.

C'est çà, c'est çà... Sois sage, studieux, obéissant, et je ferai ta fortune... Tu auras d'abord toutes sortes de maîtres.

CLAUDE.

Frère, j'crais qu'il aurait queuq' disposition pour la peinture.

M. GERVAIS.

Vraiment!

CLAUDE.

Oui, quand il a une baguette à la main, il est toujours à faire queuq' figures sur le sable.

M. GERVAIS.

Sur le sable!... Comme ça.....

ANET, *devenant plus hardi.*

Oui, mon parrain.

M. GERVAIS.

Eh! bien, mon ami, je te ferai apprendre à dessiner.

ANET.

Ah! tant mieux! Fanchette sera ben pus contente quand je l'i ferai sa portraiture en couleur.

M. GERVAIS.

Fanchette!... Qu'est-ce que c'est que Fanchette?

CLAUDE.

Queuq' jeun' fille, sans doute, qu'il connaît dans l'village. (*à l'oreille de son frère.*) Le petit drôle chante aussi.

M. GERVAIS.

Il chante!

CLAUDE.

Comme un enragé! Quand il est dans l'champ, on n'entend que li et l'rossignol.

M. GERVAIS, *bas à son frère.*

Fais-le donc chanter un peu... fais-le chanter.

CLAUDE.

Anet, chante queuq' chose à ton parrain.

ANET.

Oh! mon papa.....

CLAUDE.

Mon papa! mon papa! Vas-tu faire encore l'honteux? (*d'une voix sévère.*) Veux-tu ben chanter, quand je l'ordonne.

M. GERVAIS.

Allons, allons, il chantera.

ANET.

Je n'ose pas quand on me regarde.

M. GERVAIS.

Eh! bien, je ne te regarderai pas... Ah! tu ne me refuseras point.

ANET.

Et queu chanson?

CLAUDE.

Celle que tu voudras... T'en sais tant.

ANET.

Voulez-vous... « Le grand roi Dagobert... » Ou bien... « C'est Margot la camarde... »

CLAUDE.

Va pour Margot la camarde.

ANET.

Non!.. J'en sais une autre... M'y v'là... C'est la chanson du revenant.

M. GERVAIS.

Du revenant! Ah! mon dieu!

ANET.

Prenez garde... Ça va vous faire venir la chair de poule, mon parrain. (*il entonne tout-à-coup sa chanson d'une voix lugubre.*)

Air: *Dans une forêt des Ardennes.*

Y a z'alentour du cimetière
Un'r'venant qui r'vient chaque soir,
Env'loppé d'un grand manteau noir;
I bd' pendant la nuit entière;

I n'fait qu'aller,
V'nir et hurler....
Sa grosse voix (*bis.*) Fait tout trembler.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

M. GERVAIS.

Oh! oh! Je frissonne!

ANET.

C'n'est rien qu'ça encore.

2.me

Il a des yeux qui sont tout d'flammes,
De grands bras et de longues dents,
Il fait enfuir les p'tits enfans,
Il fait r'euler les vieilles femmes.
S'tapendant malgré sa laideur,
Les jeun's filles (*bis.*) n'en ont pas peur.
Tra, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

M. GERVAIS.

Ah! les jeunes filles....

ANET.

Tra, la, la, la, la, la.

M. GERVAIS.

Il suffit. Je suis content de toi.

ANET.

Tra, la, la, la, la, la.

CLAUDE.

Puisqu'on te dit qu'en v'là assez.

ANET.

Tra, la, la, la, la, la.

CLAUDE.

Encore!... Voyez-donc, faudra s'fâcher pour le faire taire à présent.

ANET.

Me v'là en train.... J'chanterais jusqu'à ce soir, si vous voulez, mon parrain. Tra, la, la, la... Il y en a encore trente et un couplets.

M. GERVAIS, *l'arrêtant.*

Non, non, repose-toi... (*à son frère.*) Ainsi, c'est bien convenu... Bien décidé...Tu me confies Anet, je l'enmène à Paris, et je l'élève comme mon propre fils.

CLAUDE.

Oh! parguienne! Il sera en bonne maison.

M. GERVAIS.

Je vais donner quelques ordres... A tantôt, Gervais.

J'irai te voir à la ferme; je parlerai à Jacqueline, à Georgette; tu me feras connaître leurs amoureux, et nous tâcherons que tous ces pauvres enfans....

CLAUDE.

Oui, oui, j'arrangerons tout ça pour le mieux.

M. GERVAIS.

Anet, tu vas venir me rejoindre tout de suite, entends-tu, mon ami?.. (*à son frère.*) Si tu le permets pourtant.

CLAUDE.

Puisqu'il est à toi.

M. GERVAIS.

Air : *De bon vin ma cave est garnie.*

Oui, je veux qu'il puisse, mon frère,
Paraître un jour avec éclat;
En l'adoptant, du moins j'espère
Ne pas obliger un ingrat.
Le bonheur de nos destinées
Dépend d'un mutuel secours,
J'ai soin de ses jeunes années,
Il prendra soin de mes vieux jours.

ENSEMBLE.

M. GERVAIS.
J'ai soin de ses jeunes années.
Il prendra soin de mes vieux jours.

CLAUDE.
T'auras soin d'ses jeunes années,
Il prendra soin de tes vieux jours.

(*Il entre par le pavillon.*)

SCENE VIII.

ANET, CLAUDE-GERVAIS.

ANET.

Papa, qu'est-ce qu'il a donc dit, mon parrain?

CLAUDE.

Qu'il va t'enmener à Paris.

ANET.

Oh! oh! Est-c'que mam'zelle Fanchette y viendra aussi, à Paris?

CLAUDE.

Mam'zelle!... Ah! ça, veux-tu ben m'expliquer à présent c'que c'est que c'te Fanchette?

ANET.

Eh! pardi! C'est c'te jeune fille, vous savez, qu'on dit qu'est venue au monde sans père ni mère.

CLAUDE.

Comment, sans... Ah! une orpheline?

ANET.

Eh! oui! Que l'frère au cousin du père Delorme, qu'est mort, a pris chez lui, et qui est à présent chez sa tante.

CLAUDE.

Le frère! Le cousin! La tante! queu diable me chantes-tu?.. Et où as-tu fait c'te cognoissance-là, voyons?

ANET.

Je l'ons connue à ct'été... par un hazard... Tenez... J'vons vous raconter ça.

Air: *C'était le soir.*

Fanchett' rev'nait de la fontaine,
C'était le soir:
Portant sa cruche toute pleine,
Il faisait noir.
V'là qu'son pied rencontre une pierre,
Fanchette eut peur;
La pauvre enfant tombit par terre,
C'est un malheur.

CLAUDE.

All' était donc bien mal adraite?...

ANET.

C'était le soir!
Il faisait noir!
Fanchette eut peur!
C'est un malheur!

CLAUDE.

Après?...

ANET.

2.me

Moi, je r'venais de la prairie,
C'était le soir.
J'entends une fille qui crie!
Il faisait noir!
A tâtons je cours vers la belle,
Fanchette eut peur ..
J'n'étais pas plus rassuré qu'elle....
C'est un malheur!

CLAUDE, *avec impatience.*

Eh! bien, qu'arriva-t-il de là, monsieur?

ANET.

C'était le soir,
Il faisait noir!
Fanchette eut peur!
C'est un malheur!

CLAUDE, *à part.*

Hum ! le petit drôle ! (*haut.*) Taisez-vous, monsieur, et que je n'entende pas d'avantage ce nom de Fanchette... J'te donnerai des Fanchettes, moi!

ANET.

Mais si vous....

CLAUDE, *en colère.*

Encore!.. (*s'appaisant.*) J'vons à la maison; toi, va rejoindre ton parrain, et sur-tout....

Air *de Lisbeth.*

Songe à prendre un air de raison;
Song' qu'un jour il faut que tu brilles,
Songe à devenir grand garçon,
Songe à n'plus songer aux p'tit' filles. (*bis.*)
Songe à profiter des avis
Que vient de te donner mon frère...

(*avec tendresse*)

Et quoiqu'tu sois toujours mon fils,
Oui, quoiqu'tu sois toujours mon fils,
Songe que je n'suis plus ton père. (*bis.*)

(*Il s'en va*)

SCENE IX.

ANET, *seul.*

Tiens!... qu'c'est drôle!... Comment donc c'qu'il arrange ça, mon papa?

SCENE X.

ANET, DUMONT, L'ECLAIR.

(*Ces deux derniers abordent Anet, en faisant de grands saluts.*)

ANET, *étonné.*

Que m'veulent ces gens-ci?... Comme ils me reluquent! Queu d'révérences!

DUMONT, *d'un côté.*

Monsieur Anet, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

L'ECLAIR, *de l'autre*

Monsieur Anet, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur.

ANET, *saluant jusqu'à terre.*

Messieurs, j'somm' ben l'vôtre.

DUMONT.

Vous voyez en moi l'homme de confiance de monsieur votre oncle.... Je me nomme Dumont.

L'ECLAIR.

Et moi je suis l'Eclair... son jokei.

ANET.

Son jokei!... l'Eclair... Ça, en quoi puis-je avoir l'honneur de vous sarvir?

DUMONT.

C'est nous-même qui venons vous offrir nos services.

L'ECLAIR.

Et vous féliciter du bonheur qui vous arrive.

DUMONT.

Monsieur est impatient de vous voir dans votre nouvelle toilette.

L'ECLAIR.

Nous allons vous conduire à l'appartement qui vous est destiné.

ANET.

Comment?... Est-ce que je n'retournerons plus à la ferme?

DUMONT.

A la ferme! Fi donc! Vous ne logerez plus qu'au château.

L'ECLAIR.

Vous verrez la belle chambre que vous avez.

DUMONT.

Les beaux meubles! les belles dorures!

ANET.

Laissez donc.

Air: *Aimez-vpus mamselle Suzon.*

Tous ces biaux meubles, jarni!
Ne me tentent guère.
Je n'ons besoin, dieu marci,
Que du nécessaire,
Et j's'rai pus heureux, morgué!
Avec ma bergère
O gué!
Avec ma bergère.

DUMONT, *riant.*

Votre bergère?

ANET.

Oui.

2.me

Des champs si je reviens las,
Quelque tems qu'i fasse,
J'la vois qui me tend les bras,
L'plaisir m'y délasse,
A tout j'préfère
Morgué!
Les bras d'ma bergère
O gué!
Les bras d'ma bergère.

DUMONT, *riant.*

Ah! ah! ah! soyez tranquile . . . on a pourvu à tout.

ANET.

Vrai?

L'ECLAIR.

Eh! oui, vous la trouverez au château.

ANET, *sautant de joie.*

Serait-il possible? . . . en c'cas partons ben vîte.

SCENE IX.

Les Précédens, GEORGETTE, et JACQUELINE, *accourant par le côté du village.*

GEORGETTE et JACQUELINE, *de loin.*

Anet! Anet!

ANET, *se retournant.*

Qu'entends-je ?... ah! c'est mes sœurs, Georgette et Jacqueline.

JACQUELINE, *lui sautant au cou.*

Te v'la, mon p'tit frère!

GEORGETTE, *de même et de l'autre côté.*

Que j't'embrasse, mon pauvre Anet.

ANET.

Là! là! doucement. Tu m'étouffes!

JACQUELINE.

Est-ce ben vrai, c'qu'on vient d'nous dire? que not' oncle, le creusus, t'emmène à Paris?

GEORGETTE.

Que tu n'seras plus paysan.

JACQUELINE.

Qu't'iras dans d'belles charrettes, avec quat'chevaux d'vant, et deux grands nigauds d'laquais par derrière.

L'ECLAIR.

Mademoiselle! . . .

ANET.

Ta ra ta ta ! ta ra ta ta ! . . Vous v'la ben comme deux pies ! . . . vous jacassez, jacassez, sans savoir seulement d'vant qui vous jacassez.

JACQUELINE.

Queu mal y a-t-il donc ?

ANET.

Queu mal ? (*montrant l'Éclair*) en v'la un nigaud qui t'écoute.

L'ECLAIR.

Mon dieu, oui. . c'est moi que vous arrangez si bien.

JACQUELINE.

Pardon donc ! . . . je n'vous avions pas vu.

GEORGETTE.

Mon frère... voyons . . . qu'est-ce que tu m'raporteras de Paris ?

JACQUELINE.

Et à moi ! à moi !

ANET.

C'que j'vous rapporterai d'Paris ? . . . des gâteaux d'Nanterre.

GEORGETTE.

Laiss' moi donc . . . avec tes gâteaux !

ANET.

Eh ! ben, dame ! t'as toujours dit qu'tu les aimais.

JACQUELINE.

Moi, j'veux des dentelles. . . des rubans. . .

GEORGETTE.

Moi, d'beaux fichus, de belles robes. . .

JACQUELINE.

Et puis tout plein d'bijoux !

ANET.

Des bijoux !... et'vous folles ?

Air : *Sous un ormeau.*

Que f'rez-vous d'ça ?
Au village porte-t-on d'ça ?
Qu'est-ce que c'est qu'ça ?
Moi, je n'doun'rais pas d'tout ça...
(*Mettant l'ongle sous la dent.*) Ça !
Vous n'avez pas besoin d'ça,
Vous pouvez vous parer sans ça
Quand on a de ça... } *indiquant leurs attraits.*
Et d'ça, }
On a tort de desirer ça.
Tenez-vous à ça,

Car si vous avez l'amour d'ça. (*l'amour de la vanité.*)
Retenez ça
I'n'vous rest'ra pas d'tout ça...
(*Même geste que ci-dessus.*) Ça.

JACQUELINE.

Grand merci! j'ons ben besoin d'tes conseils.

GEORGETTE.

Le v'la déjà qui n'pense plus à nous.

ANET.

Mais voyez ma p'tite Fanchette... all'n'est pas ambitionneuse.. quand j'vas dans l'pré et que j'li raporte des coquelicots ou des bluets, all'met ça d'vant elle, et me r'marcie jusqu'à d'main.

GEORGETTE.

Ta Fanchette!

JACQUELINE.

Eh! j'nous moquons ben d'ta Fanchette.

ANET, *à part.*

N'leu disons pas qu'allviendra avec nous, ça les rendrait jalouses.

DUMONT.

Monsieur Anet... on vous attend au château.

ANET.

Me v'la... me v'la... (*à ses sœurs.*) accoutez, pour vous rendre tertoutes ben joyeuses... j'veux vous mettre dans le secret de queuque chose. Mais boutez l'doigt là, et motus, au moins.

JACQUELINE, *avec la plus vive impatience.*

Sois tranquile.

GEORGETTE, *de même*

Qu'est-c'que c'est?

JACQUELINE.

Dépêche-toi.

ANET.

Eh! bien, tout à l'heure.

Air: *On ne rit plus, on ne boit guère.*

Sans faire semblant de m'instruire
J'prétions l'oreille à c't endroit là.
Et j'on vu mon parrain sourire,
A queuq'mots que disait papa:
Ensuite j'l'ons entendu dire
Qu'ce soir, à la ferme il viendra,
Puis qu'i verra,
Qu'i parlera,
Puis ci et ça,
Patati, patata....
Prenez garde que ça n'transpire,
Autrement rien n'réussira.

ENSEMBLE.

ANET, *s'en allant avec Dumont et l'Eclair.*
Prenez garde que ça n'transpire,
Autrement rien n'réussira.

GEORGETTE et JACQUELINE.
Bon, bon ! cela doit nous suffire ;
Va, nous comprenons bien cela.

SCENE XII.

JACQUELINE, GEORGETTE.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Adieu, mon frère, adieu.

Air: *Ecoute-moi Lucile.* [Duo de la Rosière.]

GEORGETTE.
Notre oncle vient lui-même ?
Il vient lui-même,
Nous allons, nous allons le revoir.
Ah ! ma sœur, conçois-tu, (*bis.*)
Quel espoir !

JACQUELINE.
Ce bon oncle que j'aime,
Va venir lui-même.

GEORGETTE.
Ce soir ! ce soir ! ce soir !
Apprêtons-nous, ma chère]
A le bien recevoir.

JACQUELINE.
Mais Qu'i viendra-t-il faire !

GEORGETTE.
Je n'ose le prévoir.

JACQUELINE.
Ah ! quel plaisir extrême !

GEORGETTE.
Ah ! queu bonheur suprême !

JACQUELINE.
Si j'allais épouser Lucas.

GEORGETTE.
Si j'allais épouser Thomas !

ENSEMBLE.
Quel plaisir, quel bonheur si j'allais épouser Thomas / Lucas.

JACQUELINE.
Pour me mettre en ménage
J'ai des droits que vous n'avez pas.

GEORGETTE.
Moi, j'ai seize ans, c'est le bon âge !
Et je dois marcher sur vos pas.
Point de doute, à la préférence
Mon droit, crois-moi, vaut bien le tien.

JACQUELINE.
Malgré c' t'air d'assurance,
Hélas ! je n'en crois rien.
ENSEMBLE.
Ah ! vous le verrez, ma chère,
L'expérience le prouvera,
C'est moi, c'est moi qu'on mariera.
JACQUELINE.
A votre âge, on vous en donn'ra.
GEORGETTE.
Oui, comme à vous, je l'espère!
ENSEMBLE.
Ah! ah! vous le verrez, ma chère ! etc.

GEORGETTE.
Ah! ah! ah!

JACQUELINE.
Vous riez!

GEORGETTE.
J'sommes ben bonnes d'nous disputer par avance.

JACQUELINE.
C'est vrai!...

SCENE XIII.

GEORGETTE, JACQUELINE, sur le devant, FANCHETTE paraissant par le fond.

JACQUELINE, *appercevant Fanchette.*
Eh! tiens! tiens! voilà Fanchette qui charche aussi son épouseux.

GEORGETTE.
Oui, la v'la ben chanceuse, à présent.

JACQUELINE.
J'crais ben qu'not' frère n'voudra pus d'elle.

FANCHETTE.
Je ne l'vois point.

JACQUELINE, *allant à elle.*
Est-ce à moi qu'vous voulez parler, mamselle Fanchette ?

FANCHETTE.
Non.

GEORGETTE, *de même.*
C'est peut-êt'à moi ?

FANCHETTE, *entre elles deux.*
Non.

JACQUELINE.

Ah! je d'vine.

GEORGETTE.

Ah! je soupçonne...

FANCHETTE.

Quoi donc?

JACQUELINE, *d'un air ironique.*

C'est le cher Anet qu'on a cru rencontrer ici?

GEORGETTE, *de même.*

C'est c'pauvre Anet qu'on n'a pas vu d'puis c'matin.

JACQUELINE.

Et que l'on croit perdu!

GEORGETTE.

Ou enlevé, que sait-on?

FANCHETTE.

Perdu! enlevé!... oh! j'nons pas peur d'ça.

JACQUELINE.

Pardinne!

Air : *De la maison isolée.*

Vous avez le talent d' l'i plaire
A tel point qu'il en pard l'esprit!

GEORGETTE.

Il en pard même l'appetit,
Qu' c'est vraiment extraordinaire.

JACQUELINE.

En secret, j' vous préviens ici
Qu'il sera vot' petit mari...

GEORGETTE.

Oh! oui.

JACQUELINE.

Oh! oui.

GEORGETTE

Votre mari?

JACQUELINE.

Vot' p'tit mari!

GEORGETTE.

Vot' cher mari.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Je vous l'promets. [*bis.*]

JACQUELINE, *lui faisant une révérence.*

Mais ce n'est pas pour aujourd'hui!

GEORGETTE, *de même.*

Non, ce n'est pas pour aujourd'hui.

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Non, non, non, non, non, ce n'est pas pour aujourd'hui.

(*toutes deux s'en vont en riant et laissant Fanchette étonnée de leurs railleries.*)

SCENE XIV.

FANCHETTE, *seule.*

Comme elles ont l'air de s'moquer d'moi !... elles ont beau dire... certainement qu'Anet m'épousera.

Air : *Jeune fille qu'on marie.* (d'Adolphe et Clara.)

Oui, sans feinte
Et sans contrainte,
Il a juré d'être à moi.
Plus on veut m'inspirer d'crainte,
Moins je soupçonne sa foi.
Mais j'ai peine à les comprendre,...
On dirait, à les entendre,
Qu'Anet a vraiment un cœur
Infidèle, ingrat, trompeur. [*bis.*]
Il n'en est rien, par bonheur. [*bis.*]
Je saurai le défendre... [*bis.*]
Je ne crains rien, et malgré leurs discours,
Je répondrai toujours :
Que sans feinte
Et sans contrainte,
Il a juré d'être à moi.
Plus on veut m'inspirer d'crainte,
Moins je soupçonne sa foi.

Mais où peut-il être ? d'puis deux grandes heures que j'sommes à l'guetter ?. . .

SCENE XV.

ANET, FANCHETTE.

ANET, *sortant du pavillon d'un air triste et décontenancé.*

Nota. *Il est vêtu très-richement. Petit habit galoné en or, veste, culottes et bas de soie, boucles d'argent, col, jabot et manchettes, montre et chaîne d'or petite épée, chapeau à trois cornes, avec gance et plumet.*

Ouf ! grâce au ciel !. . . j'nous sommes échappé un p'tit brin.

FANCHETTE, *de l'autre côté.*

Asseyons-nous sous cet arbre.

ANET.

J'nen pouvons plus déjà.

FANCHETTE.

V'la bentôt l'heure ousqu'on viendra danser ici.

ANET.

Comm'j'sis serré !. . . j'étrangle.

FANCHETTE.

Je l'verrons peut êt' passer.

ANET, *en colère.*

Ah ! morgué ! si j'avions su qu'Fanchette n'était au château. . .

FANCHETTE, *attentive.*

Fanchette !. . . qui m'appelle ? (*Elle regarde de côtés.*)

ANET.

J'aurions jamais consenti à nous laisser défig comm'ça d'la tête aux pieds. . . pauvre Anet !

FANCHETTE, *vivement.*

Anet ! qu'entends-je ? (*elle appelle*) Anet !

ANET, *se retournant.*

Fanchette ! (*il court à elle*).

FANCHETTE.

Que vois-je ?. . . est-ce toi. . . est-ce bien toi ?

ANET.

Non, c'n'est pus moi.

Air : *C'a n'devait finir que par là.*

Me v'là joliment étoffé,
Taillé, coëffé,
Poudré,
Paré,
Masqué,
Musqué,
Chaussé,
Pincé.
Je n'sais comment il faut qu'je m'pose,
Sous cet habit, j'ons l'air tout chose,
Ce col me coupe le sifflet,
Je suis roide comme un piquet....
Ce chapeau... cette épée... Ah ! mon dieu, qu' c'est drôle.
J'vois ben qu'on m'enjole.

ENSEMBLE.

Me v'là joliment étoffé, etc.
Te v'là joliment étoffé, etc.

FANCHETTE, *riant.*

Mais qu'est-ce qui t'a affublé de tout ça ?

ANET.

C'est l'jokei d'mon onque ?. . . sait-tu c'qu'on faire de moi.

FANCHETTE.

Non.

ANET.

Un grand seigneux.

FANCHETTE.

Un grand seigneux. Queuq'ça signifie?

ANET.

Çà signifie que je n'sis pus l'enfant d'mon père, et qu'mon onque qu'est mon parrain m'appelle son fils, qu'à présent me v'là monsieur Anet, gros comm' le bras, et que j'vons bientôt partir pour Paris.

FANCHETTE.

Pour Paris! comment, tu m'quittrais?

ANET.

Eh! qu'veux-tu?... i m'ont mis dedans... j'ons cru trouver la pie au nid et te voir au château comme moi, là avec d' biaux atours.... c' n'était qu'une attrape minette... j'ons crié, pleuré, lamenté... V'là qu'mon onque m'a entendu, et puis v'là que pour m'appaiser il m'a baillé c'te belle montre... regarde, toute en or doré avec une chaîne.

FANCHETTE.

Un' montre! et pourquoi faire?

ANET.

C'est c' que j' li ons répondu : va, j'avons une horloge pus súre et pus bonne que s'tella, lui ons je dit.

FANCHETTE.

Air : *du partage des richesses.*

N'est-ce pas l'heure de l'ouvrage,
Quand le soleil drès l'matin luit!

ANET.

Quand je r'venons du labourage,
N'est-ce pas l'heure d'l'appetit?

FANCHETTE.

Quand l'ombre couvre not' chaumière,
N'est-ce pas l'heure de dormir!

ANET.

Et quand je suis près d'toi, ma chère,
N'est-c'pas toujours l'heur' du plaisir! *bis.*

FANCHETTE.

Oui, mais j' crains ben, maintenant que c' t' heure-là n' sonn' plus pour nous.

ANET.

Accoute... j'ons un moyen qui r'médie à tout... oui, le v'là trouvé.

FANCHETTE.

Voyons.

ANET.

J'irons à Paris, et puis, toi, t'y viendras ensuite, en cachette, en cognito.... là, sans qu'parsonne n'en sache rien.

FANCHEETE.

A Paris! moi!

Air: *Dodo, l'enfant do.*

Nenni-da! n'compte pas sur nous;
C' Paris, m'a dit souvent ma taute,
C'est comme un bois où que les loups
Guettent la brebis innocente;
Fillette qui fait un faut pas,
S'y trouv' bientôt dans l'embarras.
Ah! ah!
Dans c' Paris, l'on y va,
Mais l'on n'en r'vient pas.

ANET.

J' n'en r'viendrai donc pas, moi?

Air: *Malgré la bataille.*

Ah! mon dieu! quel guignon!
Me v'là joli garçon!
Avec c' t habit doré
Je suis ben restauré.
A force de bonheur
Je m'vois dans le malheur!
J'étais ben plus heureux,
Quand j'étais malheureux.

SCENE XVI.

ANET, FANCHETTE, M. GERVAIS.

M. GERVAIS, *paraissant par le pavillon.*

Je le cherche partout... par où diable est-il donc passé? Anet! (*il l'apperçoit*) ah!

ANET.

O ciel! c'est mon parrain!

(*Il veut se sauver d'un côté, Fanchette de l'autre. M. Gervais les arrête.*)

M. GERNVIS, *à Anet*

Doucement! doucement!.. est-ce que je te fais encore peur?... (*à Fanchette avec douceur.*) Vous aussi, mon enfant... restez... je serais bien aise de causer avec vous.

ANET, *bas à Fanchette.*

Il t'appelle mon enfant! ô dieu! si t'allais être aussi sa fille!... reste, reste.

M. GERVAIS.

Anet, je viens de recevoir des lettres qui m'obligent de retourner ce soir même à Paris.. ainsi, tiens-toi prêt, mon ami. . . va faire tes adieux à ton père, à tes sœurs, annonce-leur ma visite. Je te suis.

ANET, *à part.*

Partir ce soir!. . . oye! oye! oye!

M. GERVAIS.

Eh! bien, fais donc ce que je t'ai dit.

ANET.

V'la qu' je vas, mon parain...(*à part.*) j'voudrais ben pourtant savoir c'qu'il va dire à Fanchette... (*il feint de s'en aller du côté du village, mais il revient ensuite tout doucement sur ses pas, et se cache derrière une touffe de fleurs.*) bon! bon

M. GERVAIS, *à Fanchette.*

Approchez, ma petite amie.

ANET, *caché*

A moins qu'ils n'se parlions dans l'tuyau d'l'oreille, j'defie ben, d'ici, que je n'les entend' pas.

FANCHETTE.

Air: *Je crains de lui parler la nuit.* (de Richard.)

Vous n'avez pas l'air ben méchant.
D'où vient que je tremble, pourtant?
Oui, dans ce moment même, hélas! je n'sais pourquoi?
Je sens mon cœur qui bat et de crainte et d'effroi.

M. GERVAIS.

Ah! quelle frayeur vous agite!
Rassurez-vous bien vite;
Ma belle enfant, ne craignez rien,
Moi, je ne veux que votre bien.

ENSEMBLE.

FANCHETTE.

Non, vous n'avez pas l'air méchant;
Je tremble encore, cependant...
Oui, dans ce moment même, et je ne sais pourquoi,
Je sens mon cœur qui bat et de crainte et d'effroi.

M. GERVAIS.

Son air est naïf et touchant!
Elle tremble, la pauvre enfant!
Oui, dans ce moment même, en ce moment je voi
Son petit cœur qui bat... Je devine pourquoi.

ANET, *caché.*

Fanchette tremble, et cependant
Mon parrain n'a pas l'air méchant.
Mais toujours, quand on aime, on sent là, malgré soi,
On sent son cœur qui bat de plaisir et d'effroi.

M. GERVAIS.

Vous vous appellez, je crois, Fanchette?

FANCHETTE, *saluant.*

Oui, monsieur. Orpheline de père et d'mère.

M. GERVAIS.

Et que vous disait Anet, tout à l'heure?

FANCHETTE.

I m'proposait d'aller à Paris.

ANET, *à part.*

O ciel!... tais-toi donc... tais-toi donc.

M. GERVAIS.

A Paris!

FANCHETTE.

Parceque, disait-il, il n'pourrait pas se passer d'moi.

M. GERVAIS.

En vérité!

ANET, *à part.*

O mon dieu!... ell' va tout gâter!

M. GERVAIS.

Qu'avez-vous répondu?

FANCHETTE.

J'ai refusé.

M. GERVAIS.

Et vous avez bien fait. Ecoutez, ma chère Fanchette, de votre docilité, dépend votre bonheur.

ANET, *à part.*

Ah! voyons.

M. GERVAIS.

J'emmène Anet avec moi.

FANCHETTE.

Reviendra-t-il bientôt?

M. GERVAIS.

Je l'ignore... mais pour vous faire oublier les petits chagrins de son absence, je vous marierai à quelque honnête garçon de ce village.

ANET, *à part.*

Oui, c'est ça!

FANCHETTE.

Quelqu' honnête garçon!...

ANET, *à part.*

Me v'la.

FANCHETTE.

C'est donc Anet qu' j'épouserai?

M. GERVAIS.

Non, non... au contraire... vous renoncerez à lui.

FANCHETTE.

Oh ! pour c'qu'est d'ça, j'en suis ben fâchée, mais c'est impossible.

M. GERVAIS.

Impossible !

ANET, *à part.*

Eh ! oui... qu'il est bon donc, mon parrain ! il croit...

M. GERVAIS.

Cependant quand vous ne le verrez plus.

FANCHETTE

C'est égal !.. t'nez fussions-nous, séparées pendant cent ans. . .

ANET, *à part.*

Mille sus!

FANCHETTE.

Quand j'nous r'verrons, j'nous raimerons comm n'y avait qu'un jour.

ANET, *à part.*

Qu'une minute!

M. GERVAIS.

Oh! cent ans!... c'est un peu fort!

ANET, *à part.*

C'est vrai.

FANCHETTE.

J'somm' ben sûre qu'Anet ne m'démentira pas.

ANET, *à part.*

Ah ! non !

M. GERVAIS.

Et moi, je suis sûr qu'il acceptera le parti que je lui proposerai.

FANCHETTE.

C'est ce qu'il faudra voir.

Air : *Si des galans de la ville.*

Croit-on que d'soi l'on dispose,
Lorsque l'on a fait un choix !
Le cœur est comme la rose,
Qu'on ne peut cueillir deux fois.

De c'qu'on aime il faut dépendre
D'l'instant qu'on est enchaîné,
On n'est plus libre d'reprendre
Tout ce que l'on a donné.

Croit-on que d'soi, etc.

On m'a ben dit qu'à la ville
L'amour est tout différend ;
On n'est pas si difficile,
On se quitte comme on se prend.

Mais cheux nous, c'est autre chose ;
Lorsque l'on a fait un choix,
Le cœur est comme la rose
Qu'on ne peut cueillir deux fois.

M. GERVAIS.

Elle a parbleu, raison.

ANET, *à part.*

C'est ça, ben attaquée, ben défendue !

M. GERVAIS, *prenant un air sévère.*

Fanchette... vous ne songez pas qu'Anet va dépendre de moi... et que lorsque je lui aurai ordonné...

FANCHETTE.

De m'oublier !... jamais ! jamais !

ANET, *à part.*

J'n'aurais pas mieux répondu.

M. GERVAIS, *affectant de la sévérité.*

Air : *On pardonne à l'amour, à l'âge.* (d'Adolphe et Clara.)

J'avais employé la prière,
Je vois mes efforts superflus ;
En persistant dans vos refus,
Vous ne craignez pas ma colère !
Craignez au moins tous les tourmens
Qu'un coupable amour vous apprête...
(*à part, en riant.*)
Sortons bien vite, car je sens
Que ses regards et ses accens
Me feraient perdre aussi la tête.
(*Il s'en va par le côté du village.*)

SCÈNE XVII.

ANET, FANCHETTE.

FANCHETTE.

O mon dieu !... il s'en va ben en courroux.

ANET, *se montrant.*

Et moi donc ?... crais-tu que j'sois ben tranquile ?

FANCHETTE.

Comment, tu étais là ?

ANET.

Un peu, j'dis... et j'on tout vu, tout entendu.

FANCHETTE.

Eh ! bien ?... que pens'-tu d'ça ?

ANET.

C'que j'pense ?... c'est tout pensé, va... j'rengaine mon

épée, lui ses complimens, et j'rest'rons chacun comme nous sommes... (*ritournelle, de loin.*) mais queuq' j'entends ?

FANCHETTE.

Eh ! l'as-tu oublié déjà ?... n'est-ce pas ici que l'village se rassemble ?... n'est-ce pas sous ce grand arbre ?...

ANET.

Que j'dansions ensemble ?... ah ! Fanchette, ça m'fend l'cœur et l'âme. [*il s'éloigne.*]

FANCHETTE.

Où vas-tu ?

ANET.

Queuq' part par là... j'n'ose pus me montrer... si on m'voit comm' ça, on s'moquera d'moi... n'ten vas pas, toi, j'vons dans les environs, et je n'te perdrons pas d'vue.

SCENE XVIII.

ANET, *sous le berceau*, FANCHETTE, *du côté du villages.* Villageois et Villageoises. *Tous les paysans sont endimanchés, et ont chacun une canne à la main.*

CHŒUR.

Air : *Chantons l'himen, chantons l'amour.*

Jamais l'souci n'vient nous saisir,
Y a bon moyen de l'faire enfuir.
La s'maine on travaille à ravir,
Et l'dimanche on prend du plaisir.

UNE JEUNE FILLE, *à Fanchette.*

Anet quitte l'village
Pour aller à Paris;
Plus d'une fois, je gage,
Il r'gret'ra le pays.

TOUS, *sautant.*

Jamais l'souci n'vient, etc.

(*On voit, pendant ce tems, Anet combattu par le désir d'aller au milieu des paysans.*)

UN PAYSAN, *à Fanchette.*

N'faut pas qu'ça vous chagreine,
Mamsell', consolez-vous ;
Avec c'te joli' meine,
Vous n' manqu'rez pas d'époux.

TOUS *à Fanchette.*

ENSEMBLE.

Si le chagrin vient vous saisir,
Y a bon moyen de l'faire enfuir,
Mais faut queuq' fois savoir souffrir,
Pour après sentir mieux l'plaisir.

(Pendant que d'un côté les villageois sautent et chantent, de l'autre côté Anet frappe du pied, se désole, et chante tristement.)

ANET.

Quelle honte vient me saisir!
Morgué, j'n'y pourrons pas tenir;
Quoi! j'les varrions se divartir,
Sans prendre ma part du plaisir!

UN PAYSAN.

C'est s'tapendant dommage qu'il n'soit pus des nôtres, ce pauvre Anet!

ANET.

I me r'grettent.

LE PAYSAN.

Un bon enfant! da!... qui nous f'sait rire...

ANET.

J'en pleure d'attendrissement!

LE PAYSAN.

C'était l'bout-en-train du village!

ANET.

Quand j'm'y mettais.

LE PAYSAN.

Et puis, qu'est-ce qu'allait dénicher les marles?

ANET.

Les marles! c'était moi!

LE PAYSAN.

Qu'est-ce qui tuait les renards?

ANET.

Les renards! c'était moi!

LE PAYSAN.

Maugré ça pourtant, mam'selle Fanchette, n'vous désolez pas, fait' comme s'il était là. Tenez, j'vons vous dire c'te ronde... vous savez... qu'Anet chantait si bien?

ANET.

I'vont chanter ma ronde!

LE PAYSAN.

Allons, attention!

ANET.

Oh! si j'osais! (*pendant la ritournelle vive et animée*

de la ronde, tout le monde se dispose à danser; Anet de son côté commence à oublier sa situation, la musique l'entraine, il s'anime peu à peu.)

LE PAYSAN.

Y êtes-vous? (*il entonne mal la ronde.*)

Chaq' jour vous allez sous les arbres...

ANET, *entraîné malgré lui s'écrie tout à coup en se montrant.*

C'n'est pas ça! c'n'est pas ça!... (*tout le monde s'arrête.*)

LE PAYSAN.

Air: *Oh! oh! oh! oh!*

Qu'est-c'qui s'en vient donc par là-bas
Interrompre le monde?

ANET, *criant.*

Nani da, c'n'est pas
Sur c't air-là
Que se chante ma ronde.

TOUS LES VILLAGEOIS, *surpris, se retournant du côté d'Anet.*

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
J'crois qu'c'est Anet que je vois là!
La, la.

ENSEMBLE.

CHOEUR.	ANET.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!	Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Jarni! les biaux habits qu'il a.	Quand je vous dis que c'n'est pas ça.
La, la,	La, la.

ANET.

Tu veux chanter... et tu n'sais ni l'air ni les paroles.

LE PAYSAN, *lui tirant son chapeau.*

J'vous d'mande ben pardon, M. Anet!

ANET, *chantonnant l'air, et battant la mesure avec ses mains.*

Tra, la la la la la la la. V'la c'que c'est...

LE PAYSAN.

Morgué! si t'étais pas un monsieur à présent, j'te prierions d'nous la chanter toi-même.

ANET, *toujours plus animé.*

Allez, allez donc en place!...

LE PAYSAN.

Ça va.

ANET.

1.er COUPLET.

Air: *De M. Tourterelle fils.*

Chaq' jour vous allez sous l'ombrage,
Danser au son du flageolet.
Quoi qu'on en glose dans l'village,

Je ne vois point queu mal ça fait. (*bis.*)
Des *on dit* pourquoi s'mettre en peine! (*bis.*)
Sau, sau, sau, sautez, sautez donc,
Jusqu'à d'main, sautez ma dondaine,
Sau, sau, sau, sautez sautez donc,
Jusqu'a d'main, sautez, ma dondon.

CHŒUR, *dansant; les hommes frappent la terre avec leurs cannes, à la première mesure de chaque vers. Les femmes frappent dans leurs mains.*

Sau, sau, sau, sautez, sautez donc, etc.

ANET, *pendant que les villageois dansent et répètent le refrain, ne peut plus résister au desir d'aller danser avec eux, il jette au loin, son chapeau, son épée et met son habit à bas.*

O ma fine! . . . j'n'y tiens plus . . . (*il va s'emparer de la main de Fanchette en sautant et faisant mille démonstration de joie.*) Fanchette! Fanchette!. . . me v'la. (*entame avec feu le deuxième couplet de la ronde.*)

2.me

La danse est l'plaisir qui réveille,
On danse à tout âge au hameau,
Le vieillard danse sous la treille,
La jeune fille sous l'ormeau. (*bis.*)
Suivez le goût qui vous entraine, (*bis.*)
Dan, dan, dan, dansez, dansez donc,
Jusqu'à d'main, dansez, ma dondaine,
Dan, dan, dan, dansez, dansez donc,
Jusqu'à d'main, dansez, ma dondon.

(*Au refrain du deuxième couplet, les hommes croisent leurs cannes et frappent dessus, les femmes frappent dans leurs mains.*)

CHŒUR.

Dan, dan, dan, dansez, dansez donc, etc.

SCENE XIX et dernière.

Les précédens, M. GERVAIS, CLAUDE GERVAIS, JACQUELINE et GEORGETTE, *ces derniers paraissent dans le fond du côté du village.* DUMONT, L'ÉCLAIR, *ceux-ci sortent du pavillon.*

M. GERVAIS et CLAUDE GERVAIS, *à part.*

Que vois-je? (*M. Gervais fait signe tout-à-coup à son frère et à ses nièces de ne pas interrompre la danse, tous s'arrêtent et écoutent.*)

DUMONT et L'ECLAIR, *voyant l'habit, l'épée et le chapeau par terre.*

Que signifie?

(*Dumont ramassant l'habit fait signe à l'Éclair de s'arrêter et tous deux prêtent également leur attention à la danse villageoise.*)

ANET.

3.me

Ce n'est pas chose difficile,
Passez, quand on vous dit passez,
D'un pied leste, d'un pas agile,
Chassez, quand on vous dit chassez. (*bis.*)
Balancez et faites la chaine, (*bis.*)
Ba, ba, ba, balancez-vous donc,
Balancez-vous donc, ma dondaine,
Ba, ba, ba, balancez-vous donc,
Balancez-vous donc, ma dondon.

(*L'exemple d'Anet et des villageois qui dansent avec gaîté, entraine tous les autres personnages qui viennent de paraître en scène; M. Gervais et Claude dansent avec Georgette et Jacqueline, Dumont et l'Eclair dansent aussi de leur côté tout en tenant les effets qu'il ont ramassés par terre, la gaîté se communique et le mouvement est général. Tout le monde chante le refrain. A la premiere mesure du premier vers, les garçons croisent leurs cannes et frappent dessus. A la premiere mesure du troisième vers, il frappent la terre de leurs bâtons. Les femmes comme aux autres couplets frappent dans leurs mains.*)

TOUS.

Ba, ba, ba, balancez-vous donc, etc.

ANET, *appercevant M. Gervais qui danse.*

Victoire! mon parrain qui danse!... par ici, mon parrain... dans l'grand rond avec nous.

(*Anet lui prend une main, Fanchette l'autre, et tous reprennent le refrain et dansent autour de l'arbre.*)

Sau, sau, sau, sautez, sautez donc;
Dan, dan, dan, dansez, ma dondaine,
Ba, ba, ba, balancez-vous donc,
Balancez-vous donc, ma dondon.

M. GERVAIS.

Oh! ma foi! mon ami, je suis tout essoufflé... permets que je m'arrête un peu.

CLAUDE GERVAIS.

Ah! ah! tu n'fais donc plus l'timide?

M. GERVAIS.

Non, non, il y va de tout cœur.

CLAUDE, *contrefaisant Anet.*

Mon papa!... J'n'ose pas... quand on m'regarde!... t'es un sournois, j'vois ça à présent.

M. GERVAIS.

Un sournois! lui!... la peste!... avec sa ronde, il m'a presque démis les bras.

ANET.

Oh! bat!... c'n'est rien qu'ça, mon parrain.

DUMONT, *apportant l'habit.*

Monsieur Anet, prenez garde de vous enrhumer... vous devez avoir chaud, passez votre habit.

ANET.

Oh! non, non, marci! je n'voulons plus remettre s'tila. (*A un paysan qui a sa veste sur son bras*). Tiens!... tiens!... toi, prête moi plutôt ta veste, un moment... (*Il la met*). Ah! à la bonne heure! j'somm'pus à l'aise comm'ça.

CLAUDE, *à son frère.*

J't'en ons prévenu tantôt, frère... t'auras ben d'la peine à li faire quitter les champs.

M. GERVAIS, *bas.*

Je commence à le croire... (*haut*) Anet, j'ai bien voulu un instant rire avec toi, mais maintenant, voyons, parlons raison.

ANET.

Raison! ah! mon dieu! il va me rattrister.

M. GERVAIS, *avec douceur.*

Je t'avais dit d'aller faire tes adieux à ton père, à tes sœurs... que nous partions ce soir... et tu n'en as rien fait?

ANET, *à part.*

Il persiste!... tenons-lui tête... non, mon parrain, je n'en ons rien fait, et j'n'en ferons rien.

M. GERVAIS, *surpris.*

Comment?

CLAUDE, *d'un air sévère.*

Monsieur!

ANET.

Puisque vous êtes entêté, je l's'rai aussi.

M. GERVAIS, *surpris.*

Ah ! ah ! de la désobéissance !

ANET.

Oui.

Air : *D'l'instant qu'on nous mit en ménage*

Quitter comm' ça tout ce que j'aime !
(*Il prend Fanchette sous son bras, et l'embrasse.*)
R'noncer, pour un autre séjour,
Au bonheur d'embrasser de d'même
Les enfans que j'aurions un jour.
(*allant à son père.*)
Vous aussi, cher papa, que j'vous abandonne !
Non, point d'adieux ! c'est sans détour.
[*Il rend la montre à son parrain, et dit, avec ame, à son père :*]
J'préfère à tout l'or qu'on me donne,
Le plaisir d'vous dire bonjour.

M. GERVAIS.

Ma foi, je ne sais plus comment le gagner.

FANCHETTE, *à Claude Gervais.*

2.me

Votre ame paraît attendrie !
Que n'puis-je aussi vous désarmer ?

ANET.

Nous nous aimons, c'est pour la vie,
Nous n'pourrions plus nous désaimer.
[*Tous deux pressent vivement Claude Gervais.*]

ENSEMBLE, *avec les chœurs.*

Cher papa ! / Ah ! monsieur ! } [*bis.*] devenez { son / mon } père,
Vous jouirez de { leur / notre } amour
Et chaq' matin, dans vot' chaumière,
Le plaisir vous donn'ra l'bonjour.

CLAUDE GERVAIS, *ému.*

Frère ! tu l'vois, ils sont tous contre moi.

M. GERVAIS.

Oui..., et je suis seul pour te défendre, n'est-ce pas ?

CLAUDE.

Air : *d'Alexis.*

Parle vîte, ils sont les plus forts.
J'n'y tiens pas davantage....

M. GERVAIS.

Tu n'as pas le courage
De résister à leurs efforts.

CLAUDE.

Mais à ma place,
Qu'veux-tu que j'fasse !
L'une m'agace,
Lorsque l'autre m'embrasse ;
Si ces enfans étaient à toi...

M. GERVAIS, *avec un peu d'humeur.*

Eh ! morbleu ! s'ils étaient à moi,
Jamais, jamais, je suis de bonne foi...
(*avec attendrissement.*) Ces enfans-là, mon frère,
Ne quitteraient leur père,
Ne quitteraient, ne quitteraient leur père.

ENSEMBLE, *etvivement.*

CLAUDE.

Comme tu dis, mon frère,
Non, jamais, je l'espère,
Ces chers enfans ne quitteront leur père.

ANET, *sautant de joie.*

Ah ! quel moment prospère !
Vous resterez, mon père !
Vous resterez, (*bis.*) mon père.

FANCHETTE

Ah ! quel moment prospère !
Je r'trouve en vous un père ;
Je r'trouve en vous (*bis.*) un père.

CLAUDE GERVAIS.

Tiens, Gervais, n'm'en veux pas... mais j't'avions promis plus que je n'pouvions tenir.

M. GERVAIS.

Mes amis, je veux bien vous laisser tous à la ferme, mais à la condition du moins que vous viendrez souvent me voir au château.

ANET.

Ah ! mon parrain ! si n'tient qu'à ça, j'irons déjeûner, dîner, souper, tous les jours avec papa, et mes sœurs et Fanchette.

VAUDEVILLE.

Air : *de M. Tourterelle fils.*

CLAUDE.

Un proverbe qui n'a pas tort
Nous dit : craignez, fuyez l'envie ;
Ben malheureux, qui, dans c'te vie,
N'est jamais content de son sort. (*bis.*)
Le désir ne connaît point d'terme,
Chaque jour, on veut du nouveau ;
Et l'on n'a pas plutôt la Ferme
Qu'on voudrait avoir le Château. } *bis en chœur.*

M. GERVAIS.

S'il faut dire la vérité,
Le bonheur n'est point mon partage,
Et j'estime bien davantage
Votre heureuse simplicité. (*bis.*)
Malgré tout l'éclat que renferme
Un lieu qui vous paraît si beau,
Souvent le repos de la Ferme
Est envié par le Château. } *bis en chœur.*

ANET.

Il n'est plus c'tems où que l'Château
Craignait l'voisinage d'la Ferme,
S'tila qui protège la Ferme
Protège d'même le Château. (*bis.*)
Grace à lui, maintenant la Ferme
Est en paix avec le Château;
Le Château fait vivre la Ferme,
La Ferme nourrit le Château. } *bis en chœur.*

FANCHETTE, *au public.*

L'auteur est encore incertain,
Nous, qui sommes ses interprètes,
Messieurs, nous savons que vous êtes
Les arbitres de son destin. [*bis.*]
A sa frayeur mettez un terme.
Songez qu'il ne faut qu'un *bravo*
Pour faire prospérer sa Ferme
Et pour affermir son Château. } *bis en chœur.*

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.° 32.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 216 0

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 216 0